

— — — — —  
**Métamorphoses**

Françoise Rey

— — — — —



## Le rêve d'Innocence

C'était encore le temps où l'on se souvenait que tout avait débuté par les mots. Un créateur puissant avait jeté dans l'univers le contenu fourmillant d'une énorme besace, et ce contenu s'était répandu en myriades pulvérulentes, argentées, d'étoiles... Certaines brillaient plus que d'autres, les paroles légères se paraient, en tombant, des reflets moirés du néant d'où elles étaient nées, leur éclat subtil hésitait entre absence et présence, d'autres plus lourdes, plus mates, plus violentes, chutaient comme des pierres noires, des météores qui creusaient, en arrivant au sol, leur nid tragique de paroles de poids. Au commencement était le verbe, et le verbe s'était fait chair. Chair grasse, humide, des plantes, des arbres, des animaux, chair des hommes. Chair fondante de l'eau, attirante et redoutable du feu, chair salée des plages, croûteuse des chemins, chair de bois, de granit, de sang, de neige... Tout ce qui existait avait une chair parce qu'un nom. Ce qui n'avait pas de nom n'existait pas. Les pays de l'autre côté du monde, qui n'avaient pas de nom, n'existaient pas. Il n'y avait pas de pays de l'autre côté du monde, il n'y avait pas d'autre côté du monde.

Aussi loin qu'on pouvait nommer la rive, sur le bord opposé du fleuve, la plaine derrière la montagne, et même la contrée au-delà de la mer, cette rive, cette plaine, cette contrée existaient. Ce dont on ignorait le nom n'avait pas de chair, pas de vérité. Et nul ne se serait substitué à Dieu pour inventer des termes manquants, pour baptiser l'inconnu et ainsi lui conférer la vie. Une grande terreur avait figé une fois pour toutes l'héritage des mots que l'on se transmettait de génération en génération, et le temps semblait arrêté à tout jamais pour un peuple au langage castré par la superstition. Seuls les enchanteurs, qui n'avaient peur de rien, pouvaient se permettre des formules neuves, génératrices de nouvelles réalités.

On les craignait, on les savait puissants, l'un d'eux un jour avait prononcé le mot "Dragon" et le dragon était apparu, monstre hideux conçu de la vision d'un magicien, et des deux syllabes qu'il y avait associées.

Non seulement les termes ne se multipliaient pas, mais certains s'asséchaient, qu'on évitait d'utiliser, pensant naïvement que si le mot avait engendré la chose, il suffisait peut-être d'oublier ce mot pour que la chose elle-même disparût. On ne disait pas « maladie », ni « guerre », ni « famine »... Mais l'oubli n'était pas si facile, les mots se débattaient au fond des mémoires, et la maladie, la guerre, la famine continuaient d'exister, parce qu'il y avait toujours quelqu'un pour les appeler involontairement du fond d'un cauchemar, d'un souvenir, au plus chaud d'une querelle, au plus fervent d'une prière...

En tout cas, chez Pierre le Tort et Mathilde, sa femme, on faisait très attention. À ce qu'on disait, à ce qu'on

devait taire. On ne parlait pas de « bosse », par exemple, même si le mot existait, même s'il les avait hantés pendant toute la période où Mathilde avait été grosse. Pierre le Tort était venu au monde avec un dos en forme de point d'interrogation, un dos qui semblait demander : « Qu'est-ce qui m'arrive ? Qu'est-ce que j'ai là ? »

Chacun connaissait la réponse, à commencer par Mathilde qui l'avait aimé, et s'était laissé aimer. Quand son ventre s'était arrondi, elle y avait promené une main tremblante, et sa belle-mère avait décrété :

— Tous les petits pointent comme ça sous la robe de leur mère. Ils donnent de la tête et du cul pour élargir leur cachette.

Mathilde avait répondu :

— C'est une petite. C'est Innocence.

Innocence était née. Un ange de perfection. Lisse et claire, et le dos plat, avant la rondeur de ses petites fesses dodues... Mathilde ne se lassait pas de la caresser, et de remercier le Seigneur, celui qui avait jeté tous les mots, tous les maux, en vrac, mais avait épargné dans sa bonté aveugle le foyer de Pierre le Tort.

Pierre, lui, était inquiet, plus inquiet peut-être que si la petite fille eût été infirme. Un malheur différé fait deux fois plus souffrir.

— Passe pour celle-là, disait-il à Mathilde. Mais les autres à venir ?

Mathilde trouva une solution simple et honnête.

— Le Bon Dieu nous l'a donnée parfaite. Nous la lui rendrons parfaite. Je le promets. Il lit dans mon cœur, il sait que je ne mens pas. À seize ans, nous la mettrons à son service dans un couvent, absolument pure et vierge. Et pour ce paiement de notre reconnaissance, tous nos autres enfants naîtront sains.

Commença l'éducation de la petite Innocence. On ne lui apprit que le nom des plus jolies bêtes, celui des fleurs, celui des parfums du printemps. On la tint éloignée des spectacles vulgaires, des laideurs de la campagne. Elle savait quelques chansons gracieuses, quelques prières, pouvait nommer les oiseaux, mais ignorait qu'il y eût des reptiles ou des araignées, ce qui demandait à sa mère une vigilance, une attention de chaque instant. Les besognes impures lui étaient évitées, elle ne nourrissait pas la basse-cour ni les cochons, était interdite de séjour partout où le lisier eût abîmé son regard, déshonoré la poésie dans laquelle on la maintenait. Des petits frères et sœurs lui étaient venus, marmaille piaillante et barbouillée, exempte de la tare redoutée, mais Innocence ne s'en occupait pas, Mathilde qui ne pouvait tous les confiner en odeur de sainteté, craignait pour sa future nonnette la contagion de leur trivialité naturelle. À quinze ans, Innocence était belle et seule, plus accablée par sa perfection qu'elle ne l'eût été d'une bosse dans son dos.

Elle n'avait pas le droit de contempler son corps, et se voyait incapable d'en nommer certaines places qu'elle devait toujours tenir secrètes... La petite recluse souvent s'étonnait :

— Pourquoi me garder ainsi à part, Mère ? Suis-je différente des autres filles de mon âge ?

— Oui, répondait Mathilde. Bien différente. Mais bientôt, tu ne seras plus à part. Bientôt, il sera temps d'honorer ma promesse, et tu te retrouveras avec beaucoup d'autres jeunes filles. Et tu ne te sentiras plus si différente.

Le jour vint où Innocence eut seize ans. L'heure de la séparation avait sonné. Mathilde avait projeté de

l'accompagner au couvent de Notre-Dame-des-Vertus, à cinq heures de marche de leur village. Mais le sort en avait décidé autrement. Au moment de leur départ, Pierre le Tort tomba de l'échelle. En voulant lui fabriquer une attelle, l'aîné des garçons s'entailla cruellement la main. Et la vache se coucha sur le flanc dans des meuglements sinistres qui auguraient un vêlage épineux.

— Tu iras seule, décréta Mathilde. La route est longue mais directe. Ne regarde jamais ni à gauche ni à droite, ne t'arrête que pour les besoins de nature, ne bois que l'eau de ta gourde, ne parle à personne. Dieu te garde, mon enfant.

Innocence marcha sans rien voir d'autre que ce que sa mère lui avait appris à nommer : les myosotis, les aubépines, les mousserons, les sapins et leurs tapis d'aiguilles parfumées. Un clair soleil inondait le chemin, le cri des mésanges et des alouettes saluait son passage. Innocence n'était pas triste de quitter sa famille. Elle ignorait le mot « tristesse », Mathilde ne le lui avait pas donné, car la tristesse lui semblait une tache sombre propre à ternir l'âme limpide de sa fille. Elle ne lui avait pas donné davantage le mot « plaisir », trop frivole. Ni le mot « peur », elle la voulait confiante et douce. Ce qu'Innocence éprouva en voyant apparaître dans le sous-bois la silhouette d'un haut jeune homme aux boucles brunes, aux yeux clairs, elle ne le sut définir. Elle s'arrêta simplement, posant ses prunelles candides sur le visage inconnu et charmant, et oubliant de frissonner. Elle ne connaissait pas non plus le mot « honte ».

Sa mère avait dit :

— Ne regarde ni à gauche ni à droite.

Mais le jeune homme était devant elle. Elle avait dit :

— Ne parle à personne.

Aussi Innocence se défendit-elle d'ouvrir la bouche. Mais sa contemplation muette, intense, était plus éloquente qu'aucune parole. Silencieux lui-même, le garçon la considérait aussi, immobile, comme médusé par la rencontre. Enfin, il osa une demande :

— Qui es-tu, jeune fille ?

Innocence, pour la première fois de sa vie, se sentit déchirée. Sa mère lui avait interdit de parler à quiconque, mais lui avait aussi appris la courtoisie, et qu'à une question gentiment posée, on doit une réponse affable.

— Je suis Innocence, dit-elle, fille de Jean le Tort et de Mathilde. Ma mère m'a vouée à Madame la Vierge des Vertus, et je rejoins le couvent où je vivrai désormais. Et vous, qui êtes-vous ?

Le jeune homme eut l'air embarrassé, et presque douloureux.

— J'ignore qui je suis, et où je vais... Je cherche quelque chose, et j'ignore quoi...

Elle sourit :

— Vous n'avez pas de nom ? Pas de but ? Vous ne savez pas ce que vous cherchez ? Vous êtes un rêve.

Il acquiesça d'un signe lent :

— Oui... sans doute. Un rêve...

Le beau rêve prit Innocence par la main, l'entraîna au profond d'un fourré, un nid douillet de mousse tendre où il la coucha avec précaution, comme si elle était très fragile. Il la pressa contre lui, écrasa sa bouche dans l'épaisse chevelure blonde, promena partout sur le doux corps vallonné de la jeune femme des mains chaudes et amoureuses en chuchotant :

— Toi aussi, n'est-ce pas, tu es un rêve ?

## Table des matières

Le rêve d'Innocence . . . . .	5
À dormir debout . . . . .	15
Coup de chance. . . . .	41
Le patin à roulettes . . . . .	59
Question de goût . . . . .	71
Ragots . . . . .	87
Relookage . . . . .	93
Service secret . . . . .	99
Ce rêve étrange et pénétrant . . . . .	105
Retiens la nuit . . . . .	109
Sauvetage . . . . .	117
Un zéro absolu . . . . .	131
Voleur de feu . . . . .	147
Découverte . . . . .	165

ACHEVÉ D'IMPRIMER EN UNION EUROPÉENNE SUR  
LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE MULTIPRINT,  
EN OCTOBRE 2018  
DÉPÔT LÉGAL : 4<sup>e</sup> TRIMESTRE 2018



Françoise REY

# Métamorphoses



Sélectionnées par Françoise Rey parmi les textes qu'elle affectionne particulièrement, *Métamorphoses* réunit les nouvelles qui ont vraiment compté pour elle et qui représentent des instants-clés dans sa carrière d'écrivaine.

Tour à tour amusantes, touchantes, étonnantes, intrigantes, émoustillantes, ces courtes nouvelles nous montrent que l'amour et le sexe peuvent changer une vie.

Un recueil de 14 nouvelles érotiques qui décrivent des univers où les sens règnent en maîtres et où l'on entre dans les fantasmes et les désirs de chaque personnage jusqu'à en devenir l'acteur.

*Françoise REY, après une enfance et une adolescence grenobloises, suit des études de Lettres, puis enseigne deux ans en Vendée avant de s'établir, en 1976, dans la région beaujolaise. Mariée, mère de trois enfants, elle a été professeur dans un collège de campagne. Elle devient célèbre grâce à la littérature érotique (plus de 30 livres publiés à ce jour). Nombreux sont ceux qui la considèrent comme la "grande dame de l'érotisme contemporain".*

Photo de couverture : "Soulful sisters" par Marcus Gumarsson - Modèles : Ophelia Overdose et ElegyEllem

COLLECTION

Les Jardins de Pique



[www.tabou-editions.com](http://www.tabou-editions.com)

ISBN 978-2-36326-070-3

15 €